

# Rendre vrai

Quand les choses ont besoin les unes des autres. Quelques thèmes de la métaphysique contemporaine, hiver 2006-07

Philipp Keller

17 novembre 2006

## Le nécessairement dans la théorie des vérificateurs

Le nécessairement est la thèse que la relation de rendre vrai obtient par nécessité :

(AV) Si  $e$  rend vrai que  $p$  alors nécessairement (quand  $e$  existe alors il est vrai que  $p$ ).

(AV) exclut que les choses soient des vérificateurs de manière contingente : si  $e$  rend vrai que  $p$ , alors il doit être vrai que  $p$  dans tous les mondes où  $e$  existe : l'existence de  $e$  implique strictement la vérité de  $p$  ( $p$  implique  $q$  strictement s'il n'est pas possible que  $p$  soit vrai et  $q$  faux).

L'argument que Armstrong donne pour (AV) (que j'appellerai "argument de suffisance") est que les vérificateurs contingents seraient incomplets :

"If it is said that the truthmaker for a truth could have failed to make the truth true, then we will surely think that the alleged truthmaker was insufficient by itself and requires to be supplemented in some way. A contingently sufficient truthmaker will be true only *in-circumstances that obtain in this world*. But then these circumstances, whatever they are, must be added to give the full truthmaker." (Armstrong 1997: 116)

L'argument de suffisance semble cependant montrer qu'une thèse suivante plus faible que (AV), que j'appellerai l'"internalisme du rendre vrai"<sup>1</sup> :

(RI) La relation de rendre vrai est une relation interne, c'est-à-dire elle survient sur les propriétés intrinsèques de ses termes et de leur paire.

Une propriété intrinsèque est une propriété qui caractérise des choses pour elles-mêmes et non par référence à d'autres choses. Une relation entre  $a$  et  $b$  est interne si et seulement si elle se trouve entre tous leurs duplicata dont la paire est aussi un duplicat de la paire  $\langle a, b \rangle$ . Intuitivement, c'est une relation qui ne dépend de rien d'autre que de la manière dont ses termes sont en soi.<sup>2</sup>

J'accepte l'argument de suffisance comme argument pour (RI), mais je ne pense pas qu'il suffise à démontrer (AV) : pour ceci, les termes d'une relation interne devraient avoir leur propriétés intrinsèques par nécessité, ce qui n'est pas toujours le cas.

Normalement, la thèse inverse à (AV) est également acceptée : chaque chose qui implique nécessairement (= strictement) que  $p$  est un vérificateur pour " $p$ " si " $p$ " est vrai :

(VA) Si nécessairement (si  $e$  existe, alors il est vrai que  $p$ ), alors  $e$  rend vrai que  $p$ .

(VA) a différents problèmes :

---

<sup>1</sup>Lewis (1986: 62) appelle une relation interne "intrinsèque à ses termes" (cf. aussi Lewis 1983: 26, n. 16).

<sup>2</sup>Nous reviendrons plus en détails sur ces notions le 8 décembre.

1. **(VA)** n'est pas conciliable avec le principe de transitivité de la relation de rendre vrai :

**(VT)** Si  $e$  rend " $p$ " vrai et si " $q$ " est strictement impliqué de " $p$ " alors  $e$  rend " $q$ " vrai.

Ce principe affirme que les conséquences nécessaires des porteurs de vérités 'héritent' des vérificateurs des vérités dont elles sont les conséquences.

2. **(VA)** ne distingue pas les implications strictes logiques des relations nécessaires de dépendance non-logique : tout vérificateur de " $p$ " serait également un vérificateur de " $p \wedge q$ ", un vérificateur de "le sourire de Maria existe" serait également un vérificateur de "Maria existe".
3. **(VA)** interprète la coexistence nécessaire comme relation mutuelle de rendre vrai. S'il n'est pas possible qu'un ensemble existe sans ses membres ou que les membres existent sans qu'ils n'appartiennent à l'ensemble, alors Socrate rend vrai que { Socrate } existe et { Socrate } rend vrai que Socrate existe.

Pourquoi **(VA)** n'est-il pas conciliable avec **(VT)**? Supposons que  $e$  rende vrai que  $p$ . Alors il s'ensuit de **(VA)** et **(VT)**,

1. que  $e$  rend chaque vérité nécessaire vraie (ex : que  $2 + 2 = 4$ );
2. qu'il s'ensuit de

**(VD)** Si  $e$  rend vrai que  $p \vee q$ , alors soit  $e$  rend vrai que  $p$ , soit  $e$  rend vrai que  $q$ .

que tout  $e$  rend vrai chaque vérité (car, pour toute vérité  $p$ ,  $e$  rend vrai la vérité nécessaire " $p \vee \neg p$ " et ne peut pas rendre vrai " $\neg p$ ", alors par **(VD)** doit rendre vrai que  $p$ )

3. que de **(VD)** et

**(VI)** Chaque  $f$  est le seul vérificateur de " $f = f$ ".

il s'ensuit qu'il n'existe qu'une seule chose (car, pour n'importe quel  $f$ ,  $e$  rend vrai " $f = f \vee f \neq f$ " et, par **(VD)**, rend vrai que  $f = f$ ; il s'ensuit alors de **(VI)** que  $e$  est identique à  $f$ ).

4. que les vérités nécessairement (= strictement) équivalentes ont les mêmes vérificateurs.

A cause de ces conséquences désagréables, les défenseurs de **(VA)** et **(VT)** ont argumenté contre **(VD)**. Stephen Read (2000: 74) donne l'exemple suivant. Les conditions locales d'une course de chevaux rendent vrai que soit Valentine soit Epitaphe gagnera la course, mais elles ne favorisent aucun cheval sur l'autre ; il n'est malgré cela pas le cas que les conditions locales rendent vrai que Valentine gagne ni qu'elles rendent vrai qu'Epitaphe gagne.

Le problème avec cet exemple c'est que la vérité des conditions contrefactuelles pour la proposition "si Valentine ne gagne pas alors Epitaphe gagnera" doit être fondée sur quelque chose d'actuel (souvenons-nous de la critique qu'Armstrong a apporté à Ryle). Quelque chose doit rendre cette proposition vraie et si les conditions locales ne peuvent faire cela, alors ils ne peuvent pas non plus rendre vraie la disjonction Mais *si* les conditions locales rendent le conditionnel vrai même si Valentine ne gagne pas, pourquoi ne rendent-elles pas également vrai le fait qu'Epitaphe gagne ?

Je pense que **(VD)** et **(VI)** sont plausibles et que nous devons abandonner soit **(VA)** soit **(VT)**. Il est vrai que **(VT)** a des problèmes même en absence de **(VA)** : Comme réponse à des critiques apportées par (Restall 1996: 334) contre Jackson (1994), Armstrong<sup>3</sup> ne défend **(VI)** que pour des vérités  $p$  contingentes et des vérités  $q$  'complètement contingentes' (telles qu'elles ne contiennent aucun conjoint qui

<sup>3</sup>Cf. Armstrong (2000: 155), Armstrong (2002a: 32), Armstrong (2002b: 494-496), Armstrong (2003: 13) and Armstrong (2004: 10-11).

soit nécessaire).

Mais est-ce que les défenseurs de (VA) peuvent-ils abandonner (VT)? Ils le peuvent difficilement, car ils devraient expliquer pourquoi seulement le premier “nécessitateur” et pas ceux qui dépendent de lui (de manière nécessaire), mérite la qualification de vérificateur. Les relations de dépendance non-logiques, posent les défenseurs de (VA) devant des problèmes analogues : quand (l’existence de) la tombe de Sam implique (l’existence de) la mort de Sam, pourquoi est-ce alors la dernière chose qui rend “Sam est mort” vrai? Si Socrate existe, alors, par nécessité, { Socrate } existe aussi. Si { Socrate } existe alors, par nécessité, son élément Socrate. Nécessairement, Socrate existe si et seulement si { Socrate } existe. Socrate et { Socrate } ne se différencient pas en ce qu’ils rendent nécessaire la vérité de “Socrate  $\in$  { Socrate }”. Si l’un des deux rend vraie cette vérité, alors l’autre le fait aussi.

Je pense que le vrai problème est avec (VA) : nécessitation n’est pas suffisante pour ‘vérification’. Suivant Smith (1999: 278), j’appelle une entité qui nécessite une vérité sans la rendre vraie un ‘nécessitateur sournois’ (“malignant necessitator”). Il y a au moins trois régions où des nécessitateurs sournois peuvent être trouvés : les vérificateurs des vérités nécessaires, les propriétés extrinsèques essentielles et les propriétés nécessaires accidentielles.

Si les vérités nécessaires sont strictement impliquées par toute vérité, et si la nécessitation est transitive, alors chaque vérificateur nécessite toute vérité nécessaire, ce qui “gives logic a certain grandeur” (Restall 1996: 333, n. 3). Si nous pensions que certains de ces nécessitateurs sont sournois, nous pourrions suivre Restall (1996) en adoptant une logique de pertinence (“relevant logic”). Mais les révisions de notre logique coûtent assez chères.

Nous retrouvons, dans la deuxième catégorie de nécessitateurs sournois, un Dieu Malebranchien qui pourrait, d’après Smith (1999: 278), vouloir et en même temps nécessiter que Sam embrasse Maria. Forrest and Khlentzos (2000: 9) donnent l’exemple du savoir de Dieu que  $p$  : il implique que  $p$ , mais ne le rend pas vrai. D’autres exemples dans cette catégorie sont les propriétés extrinsèques essentielles (cf. Yablo 1999: 486).

Dans la troisième catégorie nous retrouvons les propriétés que quelque chose a par nécessité, mais ne les a pas en vertu de son essence (cf. Fine 1994: 4).

## Contre le nécessitarisme

### Les états de choses de totalité d’Armstrong sont contradictoires

Selon la théorie d’Armstrong, chaque somme méréologique d’états de choses d’un certain type peut être en une relation de ‘totalisation’ à une propriété individualisante  $F$  (une propriété est individualisante si on peut compter ses exemplifications). La somme méréologique de tous les cygnes blancs sur le lac se maintient par exemple, dans cette relation de totalisation à la propriété *être un cygne sur le lac*. L’existence de cette relation de totalisation est un état de choses de totalité qui rend vraie la proposition “Tous les cygnes sur le lac sont noirs”.

Mon argument contre l’existence d’états de choses de totalité est :

- (i) Admettons qu’il y ait des états de choses de totalité.
- (ii) Alors il y a au moins un états de choses de totalité de la forme suivante : une certaine somme méréologique d’états de choses totalise la propriété *être un état de choses de totalité*.
- (iii) Cet état de choses total  $Y$  a la forme :  $X_1 + X_2 + \dots$  totalise *être un état de choses de totalité*.
- (iv) Si  $Y$  existe, alors soit  $Y$  est un des  $X_i$  soit il ne l’est pas.
- (v) Si oui, alors  $Y$  n’est pas un état de choses, car les états de chose sont ‘ampliatifs’, ce qui veut dire

qu'ils ne peuvent pas se contenir comme des parties propres.

- (vi) Si non, alors  $Y$  n'est pas la totalité de tous les états de choses de totalité, car il en existerait au moins un qui n'est pas dans la somme méréologique qui se trouve dans la relation de totalisation en  $Y$ .
- (vii)  $Y$  n'existe pas.
- (viii) Alors il n'y a pas d'états de choses de totalité.

Armstrong pourrait-il renoncer à l'ampliativité des états de choses? Il le fait pour l'état de choses de totalité maximal que l'on a appelé "Porky the Pig". Porky semble être *à la fois* tout ce qu'il y a (la somme méréologique de tous les états de choses) et l'état de choses que cette somme est tout ce qu'il y a – alors il semble se contenir comme partie propre (Cox 1997). Armstrong (1997: 198-199), cependant, n'accepte pas ce raisonnement : selon lui, il n'y a pas de circularité, mais un regressus et il ne le considère pas comme vicieux. D'après Armstrong le fait même que tous les états de choses de totalité des ordres supérieurs soient nécessités par l'état de choses de totalité de premier ordre ("Porky the Pig") montre qu'il ne s'agit pas d'une 'addition ontologique' : ce qui survient, d'après lui, est ontologiquement 'gratuit' ('a supervenient free lunch') ; il y a un regressus de vérités, mais pas de vérificateurs (cf. Armstrong (1989: 94), Armstrong (1997: 198) and Armstrong (2004: 78)).

### Première tentative pour une généralisation de cet argument

- (i) Il y a au moins deux vérités du type "il n'y a pas de  $G$ " qui possèdent des vérificateurs. Nommons  $F$  tous les vérificateurs de vérités de ce type.
- (ii) Alors il y a une proposition de la forme "il n'y a pas d'autre  $F$ s que ceux-ci" qui est vraie. Nommons-la " $p$ ".
- (iii) Le vérificateur  $Y$  de " $p$ " est du type  $F$ , parce que  $p$  a la forme de "il n'y a pas de  $G$ ".
- (iv)  $Y$  doit être parmi les états de choses à qui " $p$ " fait référence par "ceux-ci", puisque, autrement, " $p$ " n'est pas vrai.
- (v) Alors " $p$ " se réfère à son propre vérificateur  $Y$  et dit de lui qu'il existe.
- (vi) Pour être vrai, par conséquence, " $p$ " ne nécessite que l'existence de  $Y$ .
- (vii) Mais " $p$ " dit aussi d'un autre vérificateur  $Z$  du type  $F$  qu'il existe.
- (viii) Pour être vrai, par conséquence, " $p$ " nécessite aussi l'existence de  $Z$ .
- (ix) Mais l'existence de  $Y$  n'implique pas l'existence de  $Z$ .
- (x) Alors " $p$ " peut (vi), et ne peut pas (viii), être vrai en l'absence de  $Z$ .

Malheureusement, cet argument n'est pas tout à fait convaincant : un défenseur de vérificateurs pour les phrases du type  $F$  pourrait répondre soit qu'elles ont toutes le même vérificateur ( $\neg$ (i)), soit que leurs vérificateurs sont nécessairement liés ( $\neg$ (ix)), soit que (vi) ne s'ensuit pas de (v).

### Deuxième tentative pour une généralisation de cet argument

- (i) Supposons que  $a$  possède une propriété extrinsèque  $F$ .
- (ii) Supposons que rendre vrai est une relation interne (**RI**).
- (iii) Alors le vérificateur  $b$  de " $a$  est  $F$ " n'est pas un duplicat intrinsèque de  $a$ .
- (iv) Alors il y a un monde possible  $w$  où un duplicat  $a'$  intrinsèque de  $a$  n'est pas  $F$ .
- (v) Il s'ensuit de (**RI**) que si  $b$  avait une contrepartie  $b'$  dans  $w$ , alors  $b'$  serait intrinsèquement différent de  $b$  et ne serait donc pas un duplicat intrinsèque de  $b$ .
- (vi) Mais  $b$  a une contrepartie  $b'$  dans  $w$ .
- (vii) En quoi la différence intrinsèque entre  $b$  et  $b'$  pourrait-elle consister?

Il est déjà assez peu appétissant en soi de devoir postuler une différence intrinsèque brute et inexplicable. La réponse qui me paraît la plus plausible postule un mode extrinsèque de composition (telle

qu'on le retrouve dans les états de choses) : un mode de composition tel que la composition de duplicata ne donne pas des composés qui sont eux-mêmes des duplicata. Ceci crée des relations de nécessité entre des existants distincts, une horreur pour des empiristes comme David Hume et David Lewis.

Mais le défenseur de **(AV)** est contraint à restreindre ce principe de recombinaison (que l'on peut combiner des entités distincts de n'importe quelle manière, préservant toutes propriétés intrinsèques) encore d'avantage. Il doit dire que  $b$  ne pourrait même pas *exister* (= avoir une contrepartie) dans un monde où un duplicat de  $a$  n'est pas  $F$ . La différence extrinsèque entre  $a$  et  $a'$  doit exclure l'existence d'une contrepartie de  $b$ , ce qui paraît entièrement mystérieux.

### L'application de cela aux affirmations d'existence négatives

- (i) Supposons que "Il n'y a pas de licornes" et "Il n'y a pas de centaures" soient vraie.
- (ii) Alors nous avons deux vérifacteurs,  $\alpha$  et  $\beta$  (respectivement).
- (iii) Il y a un monde possible dans lequel il y a des licornes mais pas de centaures.
- (iv) Dans ce monde, "Il n'y a pas de centaures" a un vérifacteur  $\gamma$ .
- (v) Si  $\beta = \gamma$ , alors  $\alpha \neq \beta$  : nous avons une surpopulation de vérifacteurs indépendants d'affirmations d'existence négatives.
- (vi) Quand  $\alpha = \beta$ , alors  $\beta \neq \gamma$  : nous avons des vérifacteurs spécifiques à leur monde monde et trivialisons l'argument de suffisance.

### Troisième tentative pour une généralisation de l'argument

Appelons "haeccétiste" une relation ou propriété qui distingue même des indiscernables (ex : *être identique à a*). Il semble clair que la relation de rendre vrai ne peut pas être haeccétiste : ce qui rend vrai qu'une chose  $a$  a une propriété ne peut impliquer que les propriétés qualitatives de  $a$  et  $F$  – une différence en 'vérification' entre deux indiscernibles serait entièrement inexplicable ; le projet de fonder les vérités dans l'ontologie s'effondrait.

Considérons encore une fois les deux sphères indiscernibles de Black (1952) et appelons-les " $a$ " et " $b$ ". Si la relation de rendre vrai n'est pas haeccétiste, alors  $a$  et  $b$  rendent vrai les mêmes phrases. Si  $a$  rend vrai " $a$  existe" ou " $a$  est d'or" (si sa composition lui est essentielle), alors  $b$  les rend vrais aussi. Ni " $a$  existe" ni " $a$  est d'or" peuvent être vrai si  $a$  n'existe pas.

Le problème des internalistes **(RI)** :  $b$  ne pouvait pas exister en l'absence de  $a$  et avoir les mêmes propriétés intrinsèques.

Le problème des nécessitaristes **(VA)** :  $b$  ne pouvait pas exister en l'absence de  $a$ .

Si  $a$  a la propriété intrinsèque  $F$  de manière contingente, alors tout ce qui est rendu vrai par  $a$  même si  $a$  n'était pas  $F$ . Mais nous aimerions dire que c'est la même chose qui rend vrai que  $a$  est  $G$  ( $G \neq F$ ) dans le monde où " $Fa$ " est vrai qui le rend vrai dans le monde où " $Fa$ " est faux. Mais ce qui est  $F$  ne peut pas être identique à ce qui ne l'est pas (indiscernabilité des identiques). Si alors  $a$  rend vrai que  $a$  est  $G$  dans le monde où  $a$  est  $F$ , alors  $a$  ne peut pas rendre vrai que  $a$  est  $G$  dans l'autre monde où  $a$  n'est pas  $F$ . Les internalistes peuvent expliquer cette différence en 'vérification' par la différence intrinsèque en  $a$  (à travers les deux mondes). Pour les nécessitaristes, par contre, les propriétés contingentes des choses ne peuvent pas entrer dans leurs 'vérifications' : la différence reste inexplicable.

## Références

- Armstrong, David M., 1989. *A Combinatorial Theory of Possibility*. Cambridge : Cambridge University Press
- Armstrong, David M., 1997. *A World of States of Affairs*. Cambridge : Cambridge University Press
- Armstrong, David M., 2000. "Difficult Cases in the Theory of Truthmaking". *The Monist* 83 : 150–160
- Armstrong, David M., 2002a. "Truth and Truthmakers". In Schantz, Richard, editor, *What Is Truth?*, pp. 27–37. Berlin : Walter de Gruyter
- Armstrong, David M., 2002b. "Vérificateurs pour les vérités modales". *Revue de Métaphysique et de Morale* 107 : 491–507
- Armstrong, David M., 2003. "Truthmakers for modal truths". In Lillehammer, Hallvard and Rodríguez-Pereyra, Gonzalo, editors, *Real Metaphysics – Essays in honour of D.H. Mellor*, Routledge Studies in twentieth-century Philosophy, pp. 12–24. London : Routledge
- Armstrong, David M., 2004. *Truth and Truthmakers*. Cambridge Studies in Philosophy. Cambridge : Cambridge University Press
- Black, Max, 1952. "The Identity of Indiscernibles". *Mind* 61 : 152–164.
- Cox, Damian, 1997. "The Trouble with Truth-Makers". *Pacific Philosophical Quarterly* 78 : 45–62
- Fine, Kit, 1994. "Essence and Modality". In Tomberlin, James E., editor, *Philosophical Perspectives 8 : Logic and Language*, pp. 1–16. Oxford : Basil Blackwell Publishers. The Second Philosophical Perspectives Lecture
- Forrest, Peter and Khlentzos, Drew, 2000. "Introduction : Truth Maker and Its Variants". *Logique et Analyse* 43 : 3–15
- Jackson, Frank, 1994. "Armchair metaphysics". In Michaelis, Michael and Hawthorne, John, editors, *Philosophy in Mind : the Place of Philosophy in the Study of Mind*, pp. 23–42. Dordrecht : Kluwer Academic Publishers. Reprinted in Jackson (1998b) and elaborated into the first three chapters of Jackson (1998a)
- Jackson, Frank, 1998a. *From Metaphysics to Ethics : A Defense of Conceptual Analysis*. Oxford : Oxford University Press
- Jackson, Frank, 1998b. *Mind, Method, and Conditionals : Selected Essays*. London : Routledge
- Lewis, David K., 1983. "New Work for a Theory of Universals". *Australasian Journal of Philosophy* 61 : 343–377. Reprinted in Lewis (1999: 8–55)
- Lewis, David K., 1986. *On the Plurality of Worlds*. Oxford : Basil Blackwell Publishers
- Lewis, David K., 1999. *Papers in Metaphysics and Epistemology*. Cambridge : Cambridge University Press
- Read, Stephen, 2000. "Truthmakers and the Disjunction Thesis". *Mind* 109 : 67–79
- Restall, Greg, 1996. "Truthmakers, Entailment and Necessity". *Australasian Journal of Philosophy* 74 : 331–340
- Smith, Barry, 1999. "Truthmaker Realism". *Australasian Journal of Philosophy* 77 : 274–291
- Yablo, Stephen, 1999. "Intrinsicness". *Philosophical Topics* 27 : 479–505